

JE SUIS un nègre. Quelqu'un qu'on paie pour écrire ce que les autres signent. Dans le dictionnaire, le mot figure entre négociation et neige. Après le commerce mais avant la blancheur immaculée. Moins implacable que celui-là, mais plus noir que celle-ci. En somme, un difficile compromis entre le pur et l'impur.

Pas loin du nègre, on trouve dans les dictionnaires plus savants le mot néguentropie, qui signifie entropie négative, augmentation du potentiel énergétique. Chacun sait ça. Thermodynamique, second principe de Carnot, et voilà les jets de fumée, l'explosion de la machine à vapeur, la création qui inonde le monde. Mais à filer la métaphore, je m'égare. Si les mots pouvaient recharger les batteries défaillantes de l'univers, supprimer les hoquets de l'histoire et gommer les

aspérités du temps, cela se saurait. Toujours les affres et les poisons du style. Et puis je ne vais pas arpenter les dictionnaires en tous sens. Il me suffit de les savoir bien à leur place, forteresses entre le monde et moi. Faisons court : le métier de nègre consiste à donner des idées aux cons et à fournir un style aux impuissants.

Mon aveu est dénué de toute vantardise. Hormis exprimer ce que les autres ne peuvent dire, je ne sais rien faire. Parfois je songe à des vies possibles. Me voilà pythie à Delphes, tireur de cartes dans une baraque foraine du boulevard Rochechouart, ou patron de secte vers Salt Lake City. Mais il me faudrait le support logistique d'une mise en scène dont j'ignore le premier mot : jouer sur les cordes sensibles du mystère, donner aux êtres le sentiment qu'on leur délivre un message alors qu'on ne leur exprime que ce qu'ils ont envie d'entendre. Je ne peux qu'écrire, front plissé, bras replié vers mes notes comme l'élève qui a peur qu'on le copie. Ou honte de ce qu'il croit inventer. Le professeur a proposé comme modèle un texte de Gide. Hier, c'était Camus. Demain, qui ? Cohen, Miller, Sartre, Céline ? Un génie par jour. Avec, à chaque fois, des phrases tellement parfaites qu'on n'imagine pas, le temps de la lecture, qu'il soit possible

d'écrire autrement. Aucune chance de s'en tirer vainqueur. Mieux vaut hisser le drapeau blanc. Peut-être sauvera-t-on sa peau.

Voilà mon drame. Je le connais bien. La peur du ridicule. Trop de temps passé à lire pour ne pas me perdre moi-même à jamais. Des journées entières dans les mots. Des mois. Des années. Le goût en sort corrompu à jamais. Il est devenu trop bon. Pourquoi lutter ? La moindre carte postale devient un cauchemar. J'exagère à peine. Comment imaginer tenir sérieusement une correspondance après avoir fréquenté Mme de Sévigné et Choderlos de Laclos ? On m'a élevé au mouton-rothschild, et je me retrouve exploitant un carré de vigne perdu dans l'arrière-pays biterrois. D'autres s'en accommoderaient, moi pas. C'est qu'ils possèdent un orgueil d'eux-mêmes déguisé en fausse humilité dont je suis dépourvu. Pas si mal que ça, mon petit vin. Et au moins, lui, il est naturel, il est franc, on sait ce qu'on a mis dedans. Les voilà, radieux, qui transfigurent leur piquette en nectar, aveugles à tout, et d'abord à eux-mêmes. Moi, il ne me reste qu'un rêve de grandeur passée. Alors je livre mes confidences d'ivrogne à des inconnus, au cœur de la nuit, tandis que le patron du bistrot rince ses verres et range les tables : avant, monsieur, je buvais au tonneau des rois.

Dans ma vie, tout s'est toujours fait par hasard. Il y a dix ans, j'ai choisi d'étudier les lettres sans préoccupation d'avenir, comme on commence une collection de timbres. Les années de licence, puis la rédaction d'un mémoire : flâneries à travers les textes comme celles d'un sous-préfet parmi les boutons d'or.

La préparation des concours me fit l'effet d'une douche glacée. Fini, les passe-temps. L'heure du rendement était venue. Il fallait montrer de quoi on était capable. Écraser l'autre pour avoir la place. Quelle place ? Celle du professeur qui, à son tour, préparera les autres aux mêmes concours ? Laissez-moi rire. La farce était trop grosse. Mes camarades passaient des heures en bibliothèque à résumer des thèses, des monographies, des ouvrages illisibles à seule fin d'alimenter cette comédie ubuesque de la répétition infinie. Très vite, j'ai abandonné les fiches bristol pour arpenter la montagne Sainte-Genève à la recherche d'une autre destinée.

Je ne l'ai jamais rencontrée. Il y avait bien le désir d'écrire. Mais les ouvrages accumulés aux vitrines des libraires me déprimaient. Comment imaginer qu'un autre livre ajouterait quelque chose à cette masse de papier imprimé ? La destruction des forêts méritait autant d'attention

que la lassitude des lecteurs face à des livres en quête d'immortalité.

L'éphémère dans lequel œuvraient les journalistes ne me séduisait pas plus, malgré la course de vitesse derrière l'événement qui devait rendre leur vie si palpitante. Une seule édition du *Monde* consommait une bande de papier étalée de Dunkerque à Marseille. Ce nouveau coup dur pour les vastes forêts d'Europe relativisait la sagesse de Sirius et les bons mots de Claude Sarraute.

Aussi continuais-je à errer dans les rues. Elles viendraient bien assez tôt, ces épreuves qui m'ouvriraient le droit de commenter pendant des décennies des ouvrages inutiles devant un parterre de jeunes gens somnolents. D'ailleurs, le langage l'affirmait avec une naïveté touchante : passer des concours, c'était les subir.

Mon métissage a commencé à cette époque. Par accident, comme tout le reste.

Un de mes amis se piquait de politique. Il était un peu plus âgé et se prénomrait Charles-Hubert. Sa jeunesse s'était passée à ourdir des intrigues byzantines aux résultats dérisoires. Un exemple : quand nous étions enfants de chœur, il arrivait à la sacristie un quart d'heure avant le rendez-vous pour « se placer », comme il disait avec ingénuité, et recueillir l'autorisation de ser-

vir « à droite ». Ce privilège rare lui ouvrait l'accès à la petite cloche et au service des burettes. Il en était ravi. J'aimais bien son opportunisme enfantin, et ses dépités lorsque je le devançais en version latine ou en dissertation, exploite facilités par sa grande faiblesse.

Nous passions nos vacances ensemble. Son intelligence ordinaire me reposait. La nuit, il faisait des phrases devant les étoiles et parlait du néant que nous sommes face à l'infini. Le plus surprenant était qu'en toutes choses, culture, séduction, élégance, Charles-Hubert croyait à sa supériorité. Mais, brave type, il dilapidait son patrimoine avec générosité. Il aurait déplacé des montagnes pour faciliter une démarche à un inconnu. Aussi était-ce le meilleur des amis. D'évidence, il était programmé pour entrer en politique, ayant la faiblesse de se croire utile aux autres.

À Sciences-Po, il avait fréquenté des cercles libéraux qui voulaient redonner du sang neuf à une U.D.F. gâteuse. J'appartiens à ceux qui ont du punch, affirmait Charles-Hubert en plissant les lèvres. Il accompagnait ces propos d'un geste court de la main fermée, comme s'il envoyait un coup de poing dans le vide, mais au ralenti, et avec un temps de retard sur la phrase. Il avait longuement travaillé ce geste à l'américaine où

il voyait le symbole de l'énergie réservée aux « winners ». À cette époque, il m'entreprenait pendant des heures avec son concept de libéralisme social jusqu'à ce que, épuisé, je lui demande d'arrêter. Des posters de ses modèles en politique ornaient sa chambre. John Kennedy et Jean-Jacques Servan-Schreiber.

Après un échec à l'E.N.A., il décida, selon ses propres paroles, de « brusquer le destin ». Il se présenta aux cantonales dans la circonscription de Neuilly où habitaient ses parents. Depuis des mois, je lui servais de cobaye au cours de soirées interminables durant lesquelles il ne m'épargnait aucune réflexion sur l'état général du pays, avant de s'abandonner à une géopolitique planétaire, fascinante comme un film au Kinopanorama. Les rapports Est-Ouest et Nord-Sud offraient tellement peu de secrets pour lui qu'on se demandait pourquoi le monde marchait aussi mal.

Dans son esprit, le mandat local devait constituer la première étape d'une carrière nationale. D'ailleurs, tout lui souriait. Sa famille, installée avenue du Roule depuis trois générations, tramait le quartier de nombreuses relations. Un de ses oncles avait été premier adjoint à la mairie pendant des lustres. Enfin, il fréquentait avec assiduité les surprises-parties du samedi soir (les fameux « rallies »), et assistait à

la messe du dimanche matin. Sa victoire paraissait donc assurée.

Le soir du premier tour, nous sirotions du beaujolais-villages dans le salon familial avec une certaine nervosité. Des correspondants téléphonaient les résultats depuis les bureaux de vote. Charles-Hubert avait mené campagne tout seul, mais son staff de victoire était impressionnant : une trentaine d'amis qui riaient et parlaient fort. J'écoutais cette jeunesse dorée blaguer sur les Juifs, les Arabes, les smicards. Ils me dégoûtaient. De nos amis, nous acceptons tout. Mais les amis de nos amis peuvent devenir odieux, à force de nous représenter combien les êtres dont nous nous croyons proches sont des inconnus.

La soirée se déroula d'abord normalement. Puis un incident attira mon attention. Quelques flûtes à champagne glissèrent d'un plateau porté à bout de bras par une jeune fille maladroite qui voulait « préparer le verre de la victoire » et riait tout le temps. Pour qui croyait aux augures, le signe était néfaste. Un camarade de Sciences-Po, assis devant un téléviseur où les politologues de service commentaient les résultats, répétait sans cesse : ah, les tarés. Il parlait des électeurs, bien sûr. Charles-Hubert, de plus en plus nerveux, passait du téléphone à la porte, qu'on maintenait ouverte pour simplifier les va-et-vient. On gri-



gnotait du saucisson, on tranchait du pain de campagne, on aménageait son campement en vue d'une longue veillée d'armes. Tout le monde était convaincu que la France allait repartir de l'avant dès le lendemain matin.

Mais l'euphorie fut de courte durée. Dès neuf heures du soir, l'évidence éclata que Charles-Hubert était battu à plate couture.

Comment un jeune homme si propre sur lui, qui ne revendique aucune idée susceptible de faire peur à qui que ce soit, et qui arbore un nom de chien de compagnie, peut-il perdre une telle élection ? J'en fus le premier surpris.

– Charles-Hub, lui disais-je en lui tapotant l'épaule, ce n'est pas un quatorze pour cent qui va t'abattre. Peut-être as-tu choisi le mauvais camp, tout simplement. Le R.P.R. progresse fort, depuis quelque temps.

Des sanglots percèrent dans sa voix brisée.

– Je m'en fiche d'avoir perdu, affirmait-il en tapant du pied et en ébouriffant ses cheveux. Mais je ne supporte pas l'idée que cet abruti de Jocaste gagne encore au second tour. Tu te rends compte, il passe à coup sûr, il se retrouve en face du candidat socialiste. Il va rafler toutes mes voix, et celles des divers droite. Quel nom, Jocaste. Pour solliciter le suffrage de l'électeur, ça fait tragédie, tu ne trouves pas ?

Je pensais : ça fait tragédie, mais ce soir Jocaste rit, et Charles-Hubert pleure. En vérité mon ami n'avait rien mis en place pour gagner. Dans ce genre d'élection, on ne se présente pas pour quelque chose, mais contre quelqu'un. Il aurait fallu ignorer le candidat socialiste, prendre Jocaste pour cible, le ridiculiser, travailler le slogan : arrêtez la tragédie, un acte ça suffit, pas deux. Au lieu de cela, Charles-Hub avait voulu une campagne digne. Résultat : il avait endormi les quelques chalands qui assistaient à ses réunions publiques par des considérations sur l'état du monde et le destin de la France.

Son désarroi me faisait de la peine. Lorsque l'adversité frappe, les enfants gâtés font toujours plus pitié que le commun des mortels. En quoi ils restent les vrais rois du monde, même au cœur du malheur. Mon devoir était tracé : consoler l'enfant perdu des beaux quartiers, recréer une complicité entre nous deux, renouer avec les jeux de plage et les éclats de rire de l'enfance avant de le laisser en compagnie de ces imbéciles qui l'anesthésieraient de louanges. Car tout nous éloignait, sauf cette complicité inexplicable qu'on appelle l'amitié.

– L'année prochaine, ce sont les municipales. Présente-toi. Ce sera ta revanche. Commence à constituer une liste. Si tu veux, j'ai deux ou trois

idées, je te donnerai un coup de main pour tes thèmes de campagne.

J'avais prononcé les mots sans y réfléchir : thèmes de campagne. Leur effet fut magique. Ils justifiaient par avance toutes les bassesses du prochain affrontement. Charles-Hubert redressa la tête. Ses yeux boursoufflés complétaient l'effet du double prénom : après avoir affronté les bourrasques d'un printemps pluvieux, le chien de compagnie rentrait à la maison pour se faire consoler.

– Tu as raison, Louis. Ce sont les thèmes de campagne qui ont manqué. On est parti dans la grande politique, Montesquieu, Tocqueville. Mais les gens s'en foutent. Ce qui les intéresse ce sont les impôts locaux, les trottoirs mal entretenus, l'ouverture de magasins le dimanche, les petites affaires de la vie quotidienne. Le tout emballé dans des thèmes de campagne charpentés, simples à retenir : la liberté, le respect d'autrui, l'esprit d'entreprise...

Il s'enflammait.

– On va leur montrer que nous sommes les meilleurs pour réaliser ce programme, et pas cet incapable de Jocaste, à qui je souhaite que le diable crache au cul !

Sa main droite envoya un coup de poing dans le vide avant de s'abattre sur une tranche de pâté

de campagne tandis que l'autre plongeait dans un bocal de cornichons. Charles-Hubert était guéri. D'abord, il retrouvait l'appétit, caractéristique commune à tous les grands conquérants. Ensuite, il voulait la tête de l'adversaire. Enfin, il employait un formidable pronom : on. Celui qui nomme tout le monde et personne. L'indéfini par excellence. Dans le cas présent, la trappe dans laquelle il m'escamotait pour récupérer mes idées, mes « thèmes de campagne ». Je trouvais aussi qu'il améliorerait son répertoire. Bonne idée, le juron d'Ancien Régime. Il y avait là un subtil dosage à trouver entre l'esprit d'entreprise moderne (version acceptable de l'ignoble libéralisme sauvage) et le passéisme des insultes. La victoire serait en bonne voie le jour où Charles-Hubert parviendrait à imposer palsambleu ou ventre-saint-gris à ses auditoires.

Je l'ai quitté très remonté. Accroupi devant une table basse, il faisait le pari de dévorer tout seul un pain-surprise rempli de sandwiches au saumon sous les vivats de ses admirateurs. Il avait aussi bien bu. Dans le salon régnait une ambiance serment du Jeu de Paume. Les copains levaient les mains pour applaudir, jurant qu'ils ne le laisseraient jamais tomber. La fille qui avait cassé les flûtes à champagne, bel aruspice au visage désormais tragique, lui assu-

rait en joignant les mains : on t'aime, Charles-Hub, on t'aime. La sexualité dans les beaux quartiers m'a toujours paru différente d'ailleurs, plus facile et plus pauvre à la fois. Simpliste, en un mot.

Je descendis l'escalier de pierre. La raison pour laquelle je continuais à voir Charles-Hubert m'apparut avec netteté : avenue du Roule, les choses semblaient évidentes, angéliques, sans conflit ni accroc. Le travail, l'argent, l'amitié, l'amour, rien ne posait problème, tout était lisse, distingué et brillant comme les motifs peints au vernis Martin sur le secrétaire Transition du salon. C'était l'artifice même de cette vie qui en faisait le charme. Comme au théâtre, le mort se relevait dès le rideau tombé.

En haut, sous les applaudissements, Charles-Hubert entonnait une vieille chanson qui avait fait les beaux jours de l'Algérie française et demeurait le signe de reconnaissance d'une certaine jeunesse, le *Chant des Africains*. Ils reprenaient tous en chœur le refrain dans lequel il était question de patrie et d'ardeur.

Une série d'explosions me fit sursauter. Ils débouchaient les bouteilles de champagne en principe réservées à la victoire. Mais la certitude des triomphes futurs emportait tout sur son passage. Par la fenêtre, la silhouette de Charles-

Hubert, penché au-dessus du balcon, m'interpellait dans la nuit : Louis, Louis ! remonte ! Il faut qu'on parle des thèmes de campagne !

Mon début de métissage date de ce soir-là.